

N° 42 - mensuel - 4 F

cancans

DE PARIS

INTERDIT A LA VENTE
AUX MOINS DE 18 ANS

AMOUR ET TRAIN-BLEU



COULISSES DU MAYOL...!



Cancans

DE PARIS

« L'idéal de l'amour n'est pas l'amour partagé, mais d'aimer sans qu'on vous le rende. Nous n'avons que faire de l'amour des femmes, que diable, il nous assomme. »

Henry de Montherlant.

Un journaliste s'était attiré les foudres de son directeur en écrivant dans son éditorial :

« La moitié des hommes politiques sont des escrocs »

Sommé de se rétracter, il le fit bien volontiers en précisant le lendemain :

« Une erreur typographique m'a fait écrire que la moitié des hommes politiques sont des escrocs. En fait, nos lecteurs auront reconnu d'eux-mêmes je voulais dire : « La moitié des hommes politiques ne sont pas des escrocs. »

Mina et André Gillois.

Une légende de Forest :

« O femme, quel dommage que tu ne sois pas notre égale ! Sinon, quelle vie ! »

Madame X ressemble à une de ces jolies qui se sont pas vues à Paris, où il y a un soleil brillant, mais où l'on sent de l'air pur dans l'air !

Jules Renard.

Au dernier temps de sa vie, torturée par la maladie, Colette, cette femme courageuse, déclara :

— Heureusement, j'ai la douleur !

Claudel, à qui l'on demandait un jour l'oiseau qu'il préférait, répondit :

— La perdrix froide !

Audrey : Mordu de la pioche.
Broûlée : Se dit, à tort, d'être infiniment liée.

Noctuel

« Dictionnaire François-Rostie ».

Sagène Labiche rendait un jour visite à son fils, récemment marié, et qui lui faisait les honneurs

de son installation nouvelle. Au rivé dans la chambre à coucher, désignant du doigt le lit, d'une longue muette, destiné aux nouveaux époux, il lui demanda en souriant :

— Est-ce que vous comptez recevoir ?

Un bédouin se plaint à l'adjoint chargé de l'insérence :

— Mon adjoint, on nous a servi du pite de canard au réfectoire, et je peux vous jurer qu'il n'y avait pas un gramme de canard dedans...

— Et alors, réplique l'adjoint, vous avez déjà mangé des biscuits de soldat ?

— Bah ! oui, mon adjoint.

— Et vous avez trouvé des soldats dedans ?

« Ce que certaines femmes appellent être discrètes, c'est ébruiter les secrets à voix basse. »

Gilbert Capron

« Journal sans date ».

« Le remède le plus sûr pour faire passer la tentation, c'est d'y succomber. »

Tristan Bernard.

« Les bédouins commencent aux papiers. »

Jacques Deval.

L'un des plus célèbres imprimeurs parisiens a fait afficher cette fière devise au-dessus de son bureau :

« Un pour tous. Tous pour un. Et dix pour cent. »

Mina et André Gillois.

« 333 Histoires ».

Moi, raconte Uno Ventura, le célèbre vedette de cinéma, le film le plus chargé de suspenses que j'ai jamais tourné, c'en est un où, jusqu'au dernier jour, on se demandait si le producteur paierait ses cachets !

« Mourir, c'est passer du côté du plus fort. »

Jean Rostand.

Espagne 69

Une nouvelle offensive est promue depuis quelques semaines par l'Eglise espagnole, « la plus aveugle du monde », disait méchamment Blasco-Ibanez, le grand romancier d'Arènes Sanglantes : les plages espagnoles seront cet été plus austères qu'elles ne l'ont encore jamais été depuis le temps de la reine Marie-Christine. Une récente assemblée de prélats espagnols a déclaré la guerre à tous « ces sœurs que l'on ne saurait voir », que l'on ne verra plus, qu'il ne sera même pas possible de deviner. Les baigneuses de Saint-Sebastien, de Rivedoella, de San Vicente où, dit le vieux proverbe asturien, le diable vient voir nager les jeunes filles, celles des plages méditerranéennes, Palamos, Vilanova, Villajoyosa, Torro et Malaga, qui passent pour les plages les plus audacieuses, les plus « décolletées » de la péninsule, vont être forcées de recouvrir les costumes de bain d'auréoles, ceux de nos grand-mères.

L'offensive épiscopale ne se limite d'ailleurs pas aux baigneuses. Les baigneurs en prennent également pour leur grade. Les évêques les irritent, sur le ton le plus menaçant, à égarer aux yeux purs des maillots trop collants, trop révélateurs. Il sera interdit, tout au moins si, comme il est probable, le général Franco et son gouvernement accèdent aux suggestions qui leur ont été présentées sous une forme impérative, il sera interdit aux hommes au-dessus de 12 ans (on est précoce en Espagne !!!) de se laisser sécher sur le sable chaud des plages au sortir de leur bain. Un maillot mouillé est, paraît-il, trop exhibicioniste.

Quand, de même, baigneurs et baigneuses quitteront leurs cabines en maillot ou en costume trop indiscret et ne se jetteront pas à l'eau aussitôt, des gardes veilleront à ce qu'ils ne tournent point le dos à la mer, ou le moins possible. Mieux vaut, paraît-il, considérer leur anatomie de dos que de face, ce qui se conçoit encore à peu près pour les baigneurs, mais n'est point tellement compréhensible pour les baigneuses. Si les maudrites mœurs se développent sur les montes, Nos Seigneurs les Evêques n'auront qu'à s'en prendre à leur excessive et malséante pudeur.

Des sanctions lourdes sont demandées par les dignes prélats que la seule pensée de chairs roses trop dénudées fait voir rouge.



PLAGES POUR PURITAINS ET QUARTIERS CHAUDS POUR VIVEURS DE LA COSTA DEL SOL AU BARIO CHINO

ce qui n'est peut-être au fond qu'une sorte de renforcement de secrètes ambitions catholiques. Elles vont de l'amende (des amendes substantielles) à la prison (jusqu'à 3 jours d'incarcération) et comprennent de façon plus large l'interdiction de certaines plages qui ne seraient révélées « incorrigibles ». Il va de soi que ces sanctions légales s'accompagneront de sanctions religieuses qui, pour un peuple aussi foncièrement pieux que le peuple espagnol, ne sont pas moins impressionnantes : l'interdiction notamment d'approcher de la Table Sainte.

Enfin, dans les vœux rédigés par les hautes personnalités ecclésiastiques qui ont pris l'initiative de cette offensive violente, signalons un paragraphe qui concerne les estivants étrangers. Jusque là, la vague de pudeur qui, depuis quelques années, recouvre peu à peu l'Espagne (mais qui semble prendre désormais les aspects d'un véritable rade-mariné) avait épargné à peu près les touristes étrangers. On avait ainsi, sur les plages espagnoles, au moins celles qui de tous temps ont été considérées comme, en quelque sorte, internationales, Saint-Sébastien par exemple, le spectacle bizarre de baigneuses en maillots, avec petites vestes discrètes, amples, et d'autres baigneuses qui offraient au regard des aspects sensiblement plus aimables, Saint-Sébastien et quelques autres plages voisines de notre pays admettaient même des baignes de modeste pas trop exige. Cette année, il y a toutes chances pour qu'étrangers et espagnols revêtent la même tenue puritaine. Ce dont s'alarmant déjà grandement les hôteliers et autres commerçants dont la prospérité est en raison inverse des vœux supportés par la clientèle étrangère.

Il y a mieux. Les profanes espagnols songent à s'attaquer à plus forte parité que les baigneurs et baigneuses, peu combattifs en général. Ils envisagent ce qu'ils appellent modestement, et non sans une certaine hypocrisie, « l'assainissement des saouls » de Barcelone. Parmi ceux qui, en Espagne, sont au courant de ce projet, il n'en est pas beaucoup qui ne sourient, avec toute la différence due aux éternelles nuances épidémiques qui le ferment et ont fait croire à son succès prochain. En réalité, ce que les évêques transpirent appellent « les saouls de Barcelone », c'est le quartier chaud de la grande capitale catalane : le fameux Barrio Chino, la « ville chinoise », qui n'est d'ailleurs chinoise que de nom, car il n'y a rien à Barcelone qui rappelle, même de très loin, les quartiers asiatiques de Londres ou de New York par exemple, ou de Franco.



Tous ceux qui, jusqu'ici, ont voulu s'attaquer au Barrio Chino (d'où vient ce nom ? On conte sur son origine beaucoup d'histoires, aussi peu vraisemblables les unes que les autres, mais personne n'a encore pu en établir exactement ni la date de naissance, ni la provenance), oui, ils ont toujours réclamé, tous ceux qui ont rêvé d'assumer, comme disent les évêques, ces rôles extraordinaires, grandioses d'une tourbe où se mêlent les filles et les souteneurs, les marchands de drogue et les drogus, les assassins de droit commun, les anarchistes menant à vous risques la lutte clandestine, des déserteurs de tous les pays du monde, parmi lesquels se coudoient fraternellement G.I. et S.S. évadés des anciens fascistes, acteurs français, escrocs de mal 1938, des Nippons venus on ne sait comme jusqu'ici et des Argentins qui comptaient de voler Eva Peron en 1933, des contrebandiers à qui vous pouvez passer les commandes les plus extraordinaires, des défrayés, des pédérastes, des condamnés à mort échappés à la corde, à la chaise électrique, au trépan, à la hache, à la pistoletade, au garrot, et aussi des misérables qui sont venus cocher en cette nuit barlotée des ambitions déçues, des rêves avortés, de simples raves neurasthéniques qui traînent de bouge en bouge leur déchéance jusqu'au jour où on retrouve leur corps sanglés en quelque coin de rue.

Barrio Chino ! Quel romancier de génie évoquer ses ombres mystérieuses, en découvrir les secrets voluptueux et sinistres ! Les trafiquants de filles en ont fait depuis une quinzaine d'années l'étape première de la route de Buenos-Ayres ; à ce point de vue, Marseille est désormais détrônée. Les « amateurs de curiosités » y trouvent des petites filles de dix ans, déjà pourries à la fois par le vice et la maladie, et des vieilles prostituées écroulées, des prostituées admirables de beauté et dont le corps semble sculpté dans le marbre et des monstres au masque hideux, aux chairs l'éprouées, qui réussissent cependant à vivre encore de leurs « charmes ». La pédérastie y fleurit somptueusement. Si le Crisalé a été récemment fermé, 20 autres boîtes de travestis se sont ouvertes à sa place. Les Allemands, avant la guerre, y étaient nombreux ; tous les riches homosexuels berlinois venaient chaque année passer un mois ou quinze jours au Barrio Chino, où ils dépensaient, pour de tendres éphémères aux yeux languoureux, de petites fortunes. Souvent d'ailleurs ces liaisons se terminaient tragiquement, car en tel autre endroit du monde le mot barrésien n'est plus vrai : de sang, de la volupté, de la mort ! Tout cela vromme, s'enchevêtre ici inextricablement.

Il est inutile d'ajouter que les mouchards sont légion dans ce royaume de la pègre, de toutes les pègres. Et les marchands aussi. Les uns étant souvent les mêmes que les autres.





le Barrio-Chino

Tel « dur » dont on se console l'histoire avec adoration, et qui a quatre ou cinq morts sur la conscience, est inscrit sur les contrôles de la police franquiste depuis dix ans; il a acheté avec la tranquillité dont il jouit alors qu'il devrait peindre au directoire des condamnés à mort Telle fille qui se pique paisiblement tous les quarts d'heure à la morphine, en plein bar, se contentant de relever au juge et de quitter une ou deux secondes le bras de son danseur, est une des dénonciatrices qui ont permis à Franco, vous trois mois, de mettre la main sur tout un réseau de conspirateurs républicains et d'en faire fusiller sept. Cette masquerade éditée qui vous aborde sans vergogne en pleine rue et, baragouinant à peu près toutes les langues, vous propose au choix des filles « garanties de moins de quarante ans » ou de petits garçons « complaisants à vos manies », aurait depuis belle lurette aux gères sa, chaque semaine, elle ne faisait consciencieusement son rapport au chef de la police barcelonaise.

Que les débauchés espagnols veulent faire disparaître cette plate publique ouverte depuis des siècles au flanc de l'Espagne et qui la rend accessible à toutes les maladies contagieuses du temps, rien qui soit plus naturel. Mais qu'ils croient pouvoir engager plus qu'une action de principe, faire mieux que libérer leur conscience par une manifestation plausiqua, voilà qui est plus surprenant ! Personne n'est jamais parvenu à empêcher le stupre de régner au Barrio Chino, et il est très douteux que personne y parvienne jamais. Les gardes civiques qui font les cent pas flut en bandoulière, à travers les rues tortueuses, ne conservent, eux, aucune illusion. Ils renouent, dès qu'ils y sont engagés, à voir et à entendre. Ils vont, viennent, s'en vont, reviennent un peu comme des personnages automatiques qui font leurs petites tours sans penser à rien, mais par quelque adresse mécanisme d'horlogerie. Qu'ils soient là, ou qu'ils soient loin, pas une entréetoune s'interrompt ses appels à la luxure, pas une prostituée ne cache son grès, pas un gitan n'arrête ses provocations, pas un drogué ne dissimule sa seringue. On en vient à se demander si la présence du gendarme n'excite pas au contraire le mauvais garçon et la fille perdue.

Le seul point sur lequel les autorités municipales et la police franquiste enregistrent de temps à autre un succès, où l'est relatif, c'est la lutte contre les trafiquants de chair humaine : les embarquements pour Buenos-Ayres comportent des risques qui, reconnaissable honnêtement, augmentent d'année en année. C'est déjà quelque chose...

LES CHASSES MONSTRUEUSES

PIERRE DE BRANA D'ABRAN meurt en juillet dernier.

Il portait la chemise de force depuis près d'un quart de siècle.

Pierre de Brana d'Abran |

Je l'avais connu, beaucoup, entre 1905 et 1918. Retrouvé quelques mois après la première guerre très changé, ruiné.

Mais voici comment on connaît les chasses aux vieillards d'hiver, dans mon village breton et dans les villages à trente kilomètres à la ronde, pendant que le neige clouait les pas des derniers bœufiers restant leurs bêtes ou que roulaient en loin un char attardé.

Pierre de Brana d'Abran, à sa sortie de prison, était le plus méchant garçonnet qui fut au monde. Taillé comme un Cont-Garde, fort comme un jeune bœuf, résolu à passer sa vie dans les forêts magiques qui entouraient le manoir à deux-défilé de ses plans, fils unique qu'une mère douce et frêle coméditait avec autant d'affection que d'admiration, avant de s'éteindre que d'amour, il partageait ses jours entre des sports violents comme le saut dans l'écume placé de Portbaur, les courses dans la montagne, les jeux de la cogue au flanc des châteaux concave, la descente des flots de bois de la haute vallée de la Dordogne, la chasse quand la chasse était ouverte.

Ces ce violent avait une curieuse considération pour les lois et règlements cynégétiques de son pays, et lorsque on ne le lui bravaient. Au sein respect du mal, car on figuré était une bien autre histoire. Un détail plaçant : se descendant d'une des meilleures familles du Breton, pour les chevaux une horreur sacrée. Il ne put jamais en monter un seul. Marcheur par nature, et courreur infatigable, de telle à laisser les gâtards les plus robustes.

Toujours servi de quatre ou cinq chiens, d'allure aussi sauvage que leur maître et dont il était prudent de garder les mœurs. Comme il était prudent de garder du maître tendre brebis et devoirs poudres.

Entre seize et vingt ans, Pierre de Brana d'Abran ne pensa pas une nuit en châteaux d'Abran. Il vint à peu près toutes les chasses à coucher du pays, celles du moins qu'occupaient les parcellaires, voire les jeunes femmes, et même les femmes un peu fortes, mais maléfiques. Il partageait ses jours entre des sports violents comme grimper à paille, et quels horreurs manquaient aux dévils qui y conduisaient. Aucune trace de charbonnier qu'il n'eût répété dans la haute montagne, aucun cabane à bœuf dans la vallée. Tout le long de la Dordogne, il avait où sont les parcs plates qui permettent aux femmes de tromper leur âme, sans sacrifier leurs cotes, et leur allant rendre visite le mardi, jour de lavage.

Il les aimait toutes, en gros marquis, pourrait quand il se peut, glissant quand il le faut, et se relevant jamais de porter à la suite de Jacques, Paul ou Jean, se d'écarter la Lucette, la Pauline ou la Jeannequin qui lui tendait le vire.

Aux environs de 1900, dans tout le pays, le camarade (donc devenu proverbe) Proverbe au sein exact du mot : le nom de Brana d'Abran s'était répandant, parfois déformé, dans toute une série de locutions paysannes





les chasses...

que ne pouvant évidemment comprendre les dangers : « Fille qui brasse doit se marier avant l'an » insistait en garde les fillettes contre les suites trop fréquentes des rencontres de beaux garçons.

« C'est le chère de Brans qui pense », disait-on quand une femme paraissait trop souvent effrénée ou soumise de trop haut en considérant son mari effrayant. Et encore : « Quand le Pierre siffle au haut du mont, donnez vos femmes dans le val ! ».

Une seule distraction pouvait faire oublier à Pierre d'Abrun le passage d'une coiffe claire dans un chemin creux, lui faire abandonner la poursuite d'une robe légère à travers les agnes : c'était le départ, derrière les ceps aux longues feuilles, d'une compagnie de perdreaux rouges, la fuite d'un lièvre déboulant dans les buissons, la trace d'un sanglier sous les châtaigniers, ou le petit cri narquois de la poule d'eau Chassoux. Pierre d'Abrun n'était certes Némrod, ou Diane aux jambes nerveuses. Tout gibier sa, ou seulement désiré, devait être à lui dût-il se faire pourchasser pendant toute une journée et la nuit encore. Le temps n'existait plus quand le jeune homme était sur une trace, ses chiens heurtés en essai et sans succès à la fois mutins. Et de même qu'il prodiguait ses carcasses à la riche fermière ou à la misérable bergère, à la fille notaire ou à la colportière pauvre, indifféremment, avec un enthousiasme égal, de même il mettait autant de fureur ténue à caresser la coiffe chétive, ou à abattre le maraîchin pesant, à tirer le lièvre ou le vulgaire lapin de garenne, à doubler de grosses perdrix ou de minces alouettes.

Ce n'était en somme, jusqu'à sa vingt-cinquième année, rien de plus qu'un noble parr, au sang rouge, trop bien nourri, et dépendant une force herculéenne en des besoins de qualité humaine.

La guerre l'arracha au pays breton. Il la fit brutalement. Et cruellement, n'épargnant aucun prisonnier. Il

fut blessé trois fois, regagna le front aussitôt guéri. Il eut à quatre reprises, refusa les galons d'officier, refusa de faire fusiller en avril 1918 dans un village des bords du Rhin, à quelques lieues de Mayence pour avoir bousculé une jeune Allemande de 16 ans qui protesta et se fit plus ou moins tordre le cou. Ses services de guerre soulevèrent Abrun. Il fut démissionné quelques semaines plus tard, regagna sa province natale, reprit ses chasses et tous genres.

Ce fut le 3 novembre 1912 que survint l'incident tragique qui devait bouleverser la vie de Pierre de Brans, d'Abrun. Il portait, étalé sous le bras, déplier un lièvre, un grand lièvre roux qui lui avait été signalé par un berger à quelque douze ou trente kilomètres du château. Mme d'Abrun, comme il allait passer la porte du vestibule parut et, fureusement, lui demanda de ramener ce maître-là à la maison, de venir parler avec elle pour le repas des morts de la famille. Pierre roula et fit un pas vers la sortie. Sa mère insista, et c'était déjà une chose tout à fait extraordinaire, presque unique, tant elle redoutait ce fils qu'elle châtiait d'opposer de toutes les forces d'une âme repêlée sur elle-même.

— Je t'en conjure, accompagnes-moi, Pierre, j'ai fait cette nuit un rêve atroce, j'ai peur...

— Qu'est-ce que ce rêve ?

— J'ai vu que tu devais disparaître vite dans le sang. Tu souffrais mille mort dès que le sang ne coulait pas autour de toi !

— Vous plaisantez, ma mère !... à bientôt !

Encore une ou deux secondes, le lièvre était à couvert. Jamais ! Il éproua, fit feu, poussa un cri de triomphe : le lièvre avait sauté deux fois sur l'aisnière, touché sûrement, mais la bergère n'était de son côté affaiblie, touchée aussi. Pierre courut au bois Respirant à peine, la





les chasses monstrueuses...

petite regardant venir cet amant légendaire avec des yeux hagards et extasiés :

— Monsieur d'Abram, je crois que je vais mourir... mais je serai contente tout de même si... si vous m'embrassez...

— Où est le lit ? se contenta de dire l'homme furieux. Car le litre avait disparu.

Il ne s'était pourtant pas relevé, et les chiens d'ailleurs ne s'effrayaient pas, toutrest en rond, nez bas, autour du point où l'animal s'était abattu.

— Où l'as-tu caché ? continua d'Abram.

Mais l'enfant, sans répondre, les traits soudain convulsés d'horreur, espéra dans les bras de celui qu'elle aimait un secret depuis des mois.

Quelle étrange révélation opéra la vue du petit cadavre, quel incompréhensible effet produisit sur Bruns d'Abram le dédaigneux regard que lui jeta, avant de mourir, son innocente victime ? On ne sait. Mais, depuis ce 2 novembre, le jeune homme fut possédé d'une extraordinaire fureur. Toutes les femmes qu'il avait désirées, toutes les filles qui lui avaient fait envie, et celles qu'il avait eues, et celles qu'il convoitait encore, et les plus ingénuës comme les plus expertes, les filles des champs, les filles des bouges, les divinités indifférentes. Aucune ne provoqua en lui le moindre crainte. Les plus hardies d'abord l'interpellaient, allant à lui, le provoquant directement. Un document depuis lui soulevait le sang. Il repoussait les avances, il refusait les baisers, il écartait les coquetteries et ne voyait même pas les pueries. Était-il condamné à ne plus aimer une femme ?

Non, mais à ne plus aimer les femmes que monstrueusement. Le Bruns qu'il avait été, il le retrouvait des qu'on chassa il abattait quelque bête, poil ou plume, et la ramenant comme palpitante pour la jeter dans son panier. La vue de la mort, soudain, le rendait toutes ses forces d'aimer. Le sang devenait pour lui un incompréhensible aphrodisiaque. Quand il venait de tuer, il avait magnifiquement. Il ne fallait pas longtemps pour que cet abominable handicap fût connu de tous le pays qui, après avoir eue les exploits héroïques du dernier Bruns, commençait à rire de ses défaites. On sut que, sur ses chemins de chasse, il était prout de verrouiller solidement portes et volets. L'homme était prêt aux violés les plus audacieux.

Cela ne pouvait que finir horriblement.

Un après-midi de février, par un clair soleil, mais trop faible pour dissiper les bruits, Pierre était parti avec deux amis et leurs femmes, deux couples parfaits de passage au château d'Abram et qu'étaient tentés une chasse au sanglier. Une vieille loue fut abattue d'un coup de fusil par un des citadins, mais Pierre dut acheter un cochon à quinze sous. Un jeune coiffeur qui, bléssé, s'était évanouissant jeta sur lui. Quand le chasseur se releva, ses contours étaient jusqu'à la gorge dans le cœur de la bête, ses amis ne purent le regarder sans frémir : il portait un masque hideux ; il ricana convulsivement en regardant les deux femmes, se jeta comme un fou furieux sur la plus proche, la renversa, s'abattit sur elle. Avant de pousser le léger, on dut lui lever deux balles dans le corps.

Quatre jours après, ses blessures étaient fermées. Épuisé d'Abram était immergé dans un bain d'iodine, avec la camomille de l'herbe. Il allait y passer vingt-quatre ans.

Si Freud était venu au lendemain de la paix de Versailles sur les hauteurs éternelles d'Arcachon, il aurait découverts cette histoire avec intérêt et sans doute aurait-il eu son mot à dire.

**LES
COULISSES DU
CONCERT MAYOL**



LE CONCERT MAYOL.

Coup d'œil en coulisse...



Georgina, du Concert Mayol.



Une bien belle rencontre.



Josée, ex l'Espagne au Concert Mayol.



May et Dolls... un rien moins folles.

quelques unes des reines du spectacle



Coup d'œil en coulisse.
Doris, notre vedette maison, se prépare.



Jouée la merveilleuse.

VIVA MAYOL! VIVA MAYOL! VIVA MAYOL! VIVA MAYOL!



La très belle vedette du Concert Mayol, le restaurant Mayol... s'habille.

Love Storie french...

L'AMOUR EN FRANCE
VU PAR UNE AMÉRICAINE

Mme Montaigne, si indulgent à bien des égards, faisait preuve, dans ce domaine, d'une délicate absence de lucidité. Il ignorait le nombre des enfants qu'il avait « faits à sa femme », il s'avait même de la curiosité de contempler le corps de son épouse. C'est un piètre mari et non un connaisseur qu'il parle des femmes : « Il y a communément querelle et contestation entre elles et nous. Il est peu d'hommes qui aient épousé leur maîtresse et qui ne s'en soient grandement repentis. » D'accord avec son temps, il fait une nette distinction entre l'amour et le mariage : « L'état matrimonial » pour lui honneur, justice, profit et conscience. L'amour, pour sa part, est plus inconstant, plus vil, plus fort : c'est un plaisir enflamé par la difficulté.

Toutefois, Montaigne est assez honnête pour reconnaître également les défauts des hommes : « Une fois que la femme s'est entièrement adonnée à le service de notre loi, elle a pris un risque. Nous craignons plus la honte due aux fautes de nos femmes que nos propres vices, et nous estimons les péchés selon notre intérêt. »

Avec d'une belle franchise, valable encore aujourd'hui, même si nous ne voulons pas en convenir : alors que l'homme, même marié, restait pratiquement libre de poursuivre son plaisir, l'épouse doit faire preuve d'une fidélité totale, même lorsqu'elle aime ailleurs. L'adultère (de la femme, bien sûr) exposait toujours le pécheur aux traitements les plus humiliants : il était courant de promener le couple, nu, dans les rues de la ville, de lui raser les cheveux, de l'incarcérer dans des antres dans quelques couvents. Cette dernière sanction risquait d'ailleurs de conduire l'épouse ohérée à la débâche pure et simple.

Dans certains couvents régnait le plus franc libertinage. Dans les couvents de Montmartre et de Polisy, le fringant Henri IV, du temps qu'il assiégeait Paris, passa de fort cordiales moments auprès de belles abbesse. Ces quelques lignes étaient d'une notoriété telle qu'un prédicateur connu n'hésita pas de déclarer en chaire que le roi « couchait avec notre Sainte Mère l'Eglise et couvrait le Tout-Puissant ».

Cependant, si l'état matrimonial était trop souvent pour l'épouse une condition pénible, le mariage était une véritable épreuve. Le mariage paraissant choquant, à telle enseigne que, dans le peuple, la cérémonie s'accompagnait d'une réprimande où fusillaient les plaisanteries les plus grossières, d'un charivari où les voisins de village faisaient fonction d'instruments de musique. Les veuves, nombreuses en cette époque de mariés égaux, étaient considérées vives





« avec l'âme enluminée de leur défunt mari » et passer le plus clair de leur temps à l'église. Comme écrit bientôt saint François de Sales : « Une vraie veuve est comme une petite violette de mars, répandant une délicats odeur de dévotion, se cachant sous les vestes feuillées de l'humilité ». En quoi l'évêque de Genève montrait qu'il ne s'était jamais penché sur les tourments moraux, affectifs et même simplement physiques de la femme seule, et que, sur ce point, il refusait de faire un effort de compréhension.

Le clergé était d'ailleurs loin de mener une vie irréprochable, et l'on en croit le « Traité de Polygamie Sacro » publié en 1558, presque certainement par un huguenot. Bauré de chiffres, l'ouvrage constitue une attaque virulente contre les ecclésiastiques de tous bords, des cardinaux aux curés de campagne. On y trouve le nombre des concubines attachées aux prélats des grandes villes de France, les dépenses consacrées à leur entretien, le nombre de leurs bâtards. Pour la seule ville de Lyon, l'auteur indique 65 000 ecclésiastiques, 65 000 concubines, 65 000 bâtards, sans parler de 9 000 entrepreneurs et de 2 000 sodomites. Il est vrai que l'addition de ces chiffres donne un total cinq fois supérieur à la population totale de l'époque. Pour le royaume, l'auteur attribue à chaque cardinal un minimum de six maîtresses. En tout, plus de 5 millions de personnes vivant dans le péché aux trois de l'Église et dévorant chaque année quelque 85 millions de lires.

Même en faisant le pari de l'exagération polémique, il faut bien constater que la chasteté n'était guère prise parmi les hommes de Dieu, — si dans une certaine noblesse, et encore moins en littérature. La langue du XVI^e siècle était d'une richesse — et d'une fructuosité — incomparable, au temps de Rabelais et de Brantôme, peu moins de trois cents mots servaient à désigner l'acte charnel. Les grandes dames elles-mêmes, à commencer par les deux reines Marguerite — de Navarre et de Valois — tenaient des propos fort lascifs. Non pour céder à un bascule d'obscénité, mais simplement pour exprimer l'esprit d'un siècle tourmenté par le démon de la chair et avoué sans fard ses exploits déshon. Ce fut pourtant sous l'influence des femmes que ce langage très vert commença à s'affiner. Sans perdre pour autant de la précision. Ainsi, dans « La Ruste mail Assortie », un conte de Marguerite de Valois, une belle dame s'efforce de chasser les commentaires plutôt crus de son serviteur grossier, devenu son amant. Mais tout en s'exprimant en termes chastes, elle en arrive vite à reconnaître la supériorité des amants sur la parole : « On peut être fin cavalier sans être bon ducor. » Ah ! Je suis transportée ! Chaque partie de mon corps participe à cette amoureuse espérance. Je suis à bout de souffle, je dois avouer que cette joute amoureuse surpasse la plus fin discours... »

L'INDIFFERENT DU TRAIN BLEU

Olga Degor martelait de claquement sec de ses talons aiguilles le quai de la Gare d'une station réputée de la Côte d'Azur, dans l'attente du rapide de Paris. Elle semblait traire et s'accordait aucun regard superflu aux autres voyageurs massés au bord de la voie ferrée. Le carroussel d'une belle journée d'été s'émoussait au large de la côte proche tandis que les dernières couleurs solaires se noyaient lentement à l'horizon.

Ce merveilleux spectacle laissait Olga insensible. Elle venait de passer trois jours parmi ce décor féérique dans une pension de famille proche de l'hôtel où séjourrait son époux, Max. Olga n'avait pas hésité à venir le relancer ainsi sur la Riviera. Elle avait voulu, à tout prix, interrompre la procédure de divorce qui menaçait de la séparer, pour toujours, de l'homme qu'elle chérissait encore. Elle était donc descendue dans une modeste pension non loin du palace où Max Degor avait tout un appartement avec la nouvelle dame de son aîné, Betty Mow, une grande Anglaise au type étrange.

Olga, dans toute la bellissime ardeur du sang slave qui l'animait, s'était juré de prendre une éclatante revanche sur cette blonde Britannique qui voulait lui ravir son mari. Aussitôt dès le lendemain matin de son arrivée s'avait-elle pas hâtée à revêtir son maillot de plage, deux pièces, le plus déshabillé. Un maillot qui, en valant à peine la forme et coquette préférence d'une poitrine aux seins capotés tout nez dehors, souffrait avec une rare précision la chute de ses reins souples et le galbe aux reliefs prometteurs de ses jambes aux cuisses musclées. Elle s'était risquée sur le sable fin de la plage d'un pas vacillant, écartant un à un, les couples vautreés au soleil dans l'espoir de découvrir le couple « irrégulier ».

Olga s'était fait invectiver plus de cent fois par les « allongés » que son indiscretion exaspérait lorsque servie à quelques mètres des flots mouillant la plage, elle buta contre une pierre et s'ébala, sur deux corps étendus, côté à côté, de tout son long.

De l'invraisemblable débordement qui suivit, deux grandes silhouettes émergèrent tandis qu'Olga, à son tour, se remettait debout.

« Olga, que fais-tu ici... ? » ne put s'empêcher de s'écrier Max, surpris de cette soudaine apparition. Mais Betty, le visage crispé de fureur, lui sauta le poignet pour l'élo-

igner. « Je suis venue ici pour te libérer de cette horrible aventurière... ! » lança Olga d'une voix frémissante.

« Deep it, Darling (Laisse tomber, chéri) », dit alors la longue fille d'Albion aux cheveux Auburn. Et avant qu'Olga ne puisse ébaucher le moindre geste, elle avait entraîné Max au creux des lames.

Olga put admirer, un instant, la paroi de ligne du dos sculptural de Betty ainsi que la parure musculature de Max Degor. Le couple, en quelques minutes d'un gravel rapide, avait gagné un radeau amarré à 300 mètres au large, plantant là, l'infatigable Olga, qui ne savait pas nager.

Olga avait réintégré la pension de famille, l'homme moussé, mais bien détaché à gagner la deuxième manche. Il était crevé mort et il lui restait tout l'après-midi devant elle pour mettre un nouveau plan de bataille.

Après la courte rencontre de la matinée, il lui semblait fort risqué de téléphoner directement à Max ou se faisant brancher dans sa suite par le standard de l'hôtel. L'ombreuse compagne ne devait pas le lâcher d'une semelle et cela serait fort un maladroit de plus. Olga, lasse de trépanner d'énervement dans la monotonie de sa petite chambre, descendit dans le hall-salon de l'établissement. Elle s'approcha de la table supportant les revues classiques et les journaux locaux. Elle choisit l'un de ces derniers au hasard. Les Dieux la favorisant car elle aperçut bientôt en en parcourant les colonnes qu'on donnait le soir même une soirée d'été dans les jardins de l'hôtel où logeait Max.

Olga s'eut que le temps de se rendre chez le meilleur coiffeur de la station puis de remonter dans sa chambre pour se parer d'une robe du soir d'un chic à faire pâlir une vedette d'Hollywood. Elle jeta une étoile de vision sur ses épaules et sortit. Elle fit ses premiers pas sur la jetée promenade par une nuit claire et encore bête de la fournaise diurne.

A quelques centaines de mètres, les pinces blafards des projecteurs balayaient la piste de danse, entourée de verdure, du Grand Hôtel Olga, en poursuivant sa progression, ne tarda pas à distinguer l'air de danse langoureux que jouait un orchestre réputé. Arrivée à bonne distance, elle vit se dresser contre la ligne d'arbustes qui limitait



Amour et train bleu...

les jardins du côté de la mer. Elle put, profitant de ce masque, suivre à loisir les évolutions de Max et de Betty, perdus dans le « pas de dentelle » d'un tango argentin.

Oliga arrivait à point. Elle les suivit du regard quand la dame s'arrêta et put ainsi repérer leur table. Ceci fait, elle se dirigea, à l'intérieur du hall du Palace, vers le bar qui assurait le service des jardins.

Après avoir commandé un double Scotch au barman, un « High Ball » qu'elle vida rapidement, elle se redemanda un second, alluma une cigarette et jeta un coup d'œil vers la table de Max. Elle comprit alors que Max et Betty n'étaient pas seuls. Un autre gentleman, un Anglais sans doute, leur tenait compagnie et avait profité de la reprise de l'orchestre pour inviter Betty. Max était donc seul. Il fallait agir vite. Oliga dépêcha le commis du bar vers Max et en quelques secondes, ce dernier se présenta au bar.

Oliga, un doigt sur la bouche, l'entraîna dans un coin dissimulé du salon voisin du bar. « Max », s'écria-t-elle d'une voix brisée d'émotion, « il faut absolument que je te voie en tête-à-tête. Après d'innombrables années de vie commune, tu ne peux me refuser un dernier entretien. Je suis à la Villa des Ills, chambre n° 5. Je t'y attends demain après-midi ! » Le visage de Max n'avait trahi aucune émotion. Il avait simplement répondu : « D'accord, à demain 15 heures. Compte sur moi. » Il avait ensuite rapidement tourné les talons tandis qu'Oliga, après un troisième whisky vigoureux à la hâte, rejoignant sa ténante légèrement sa pensée de famille.

Max n'avait pas menti. A 15 heures juste, il frappa à la porte de la chambre d'Oliga. Cette dernière l'entraîna dans un fringant déshabillé. Elle ouvrit. Son cœur battait la chamade. Max, dans un complet de lin blanc paraissait descendre droit de la page d'un journal de mode masculine.

Il n'avait pas fait trois pas dans la pièce quand soudain par des volets soigneusement fermés que les bras d'Oliga enroulaient son cou, que sa bouche brûlante descendait ses lèvres. Il n'y eut pas de lutte. Max se laissa choir sur le lit dont les ressorts gémissaient. Oliga s'étala, en un clin d'œil, libérée de son épouse vicieuse. Max jeta, sans ménagement, sur un fauteuil, son ensemble intimiste. Alors, pendant une heure folle, l'homme et la femme, dont l'un voulait éprouver l'autre, ne furent plus que d'impossibles amants. Ils retournèrent, en ces minutes attendues, toute l'ardeur de leur relation huse de miel. Les bousers les plus cades les firent frémir, les carresses les plus raffinées leur arrachèrent des râles de plaisir.

Cette heure aurait pu être éternelle...

Cette heure aurait pu être éternelle. Mais l'horloger masculin veillait. Max, soudain, se leva. Il se jeta au bas de la couche complote et se rhabilla sans souffler mot. Oliga, désemparée, le suivit du regard, la bouche sèche.

« Cette fois-ci, c'est fini... bien fini... » jeta Max en se dirigeant vers la porte. « Nous venons de vivre notre dernière... notre ultime étreinte — Que Dieu te protège, ma douce amie. Adieu ! » Et sans même se retourner, Max franchit le seuil et disparut vers ses nouvelles amours.

Et c'est pourquoi, ce soir-là, sur le quai de cette gare méditerranéenne, Oliga arpentait tristement le quai des espoirs perdus. L'arrivée du train, ce fameux train bleu auquel rêvent les méditerranéens, l'arracha, non sans peine, à sa délectation morose. Elle grimpait dans son compartiment couchette avec la lassitude d'une femme devenue brusquement vieille. Elle ne remarqua pas l'élegant garçon qui devait lui servir de compagnon de route en occupant la couchette installée vis-à-vis de la sienne.

(à suivre)





THEATRE YOJY

Le Théâtre d'opéra au Japon en « la Religion »
de Diderot revue par le Théâtre Yojy incarné
de Tokio.





BETTY ROSE

vous répond...

série... tu n'en as jamais rien su », etc. Et tout cela pour honnêtement arriver à renouveler ses dédits, un peu, pardonnez-moi, à la manière d'un italien qui, à chaque rencontre, change de jurement. Et le cœur, dans tout cela, qu'en faites-vous, cher galopet de Monsieur ?... Ne pensez-vous pas qu'il ait des objections à formuler quand me scrutez-les que l'agacant sois-ent de contacts incomplets. Une brève rencontre ne permet pas aux âmes qui s'y prêtent de se connaître véritablement, vous le savez. Il faut toute la stabilité d'une union prolongée pour permettre à l'homme et à la femme de s'apprécier totalement. Et cela, cher Monsieur, est peut-être la plus belle récompense d'une tendre fidélité.

Mme P.H., Lyon. — Vous rejetez, sur un thème analogue, le lecteur ou la lectrice qui m'a demandé à quelle période de l'année les hommes sont le plus amoureux en m'écrivant : « Chère Mademoiselle Betty Rose, pourriez-vous me dire quelles sont les heures de la journée les plus propices à l'acte d'amour ?... » Avant de vous répondre, j'examinerai les mobiles de votre question. La pose-vous par raffinement, par curiosité ou par pure vanité ? Je puis vous répondre en les suivant dans l'ordre. Le raffinement consiste, en fait, à goûter impatiemment les minutes du jour ou de la nuit où votre subtilité féminine réalise que le désir de

voire partenaire approche de son apogée. Là, il n'y a pas de loi, pas d'horaires, mais combien cela demande de tact pour ne pas voir ni laisser pour être excusé à ce rendre-vous suspendu de la chair. Pas d'heure, pas de calendrier, uniquement de l'insatiable sexualité. Cela ne peut évidemment être possible à tout le monde. Les divers- ses activités de chacun imposant des séparations dures et nocturnes qui rendent trop souvent ce genre d'affair galant impossible. Par curiosité, car vous aimeriez savoir comment procèdent vos voisins. Sans les épier, il vous serait facile de constater... qu'ils réservent leurs joies amoureuses à ce moment de la soirée que l'on nomme amicalement, à tort, d'heure du dîner. En effet, quel de plus charmant que de se retrouver après une journée bien remplie dans la tiédeur d'une couche propice à la « plus adorable des conversations ». Admettons cependant que vous ne soyez pas tellement naïve et que vous écriviez ce procédé par trop popote, décidez alors, en renouant à tout raffinement, d'avoir successivement des rapports à n'importe quelle heure du jour en en variant progressivement les horaires, depuis l'aube en passant au stéth de midi pour goûter un crépuscule mérité. Vous saurez ainsi que les étreintes matrimoniales ne charment pas tous les époux qui n'ont plus toujours de réveils triomphants... et que, de plus,

en leur caressant la part chaque matin, cela ne vous édifie qu'une très faible garantie contre les « mauvaises rencontres » colériques. Le sujet est pourtant et vous n'avez fait beaucoup bavarder, chère Madame, je ne vous en veux point, mais pour conclure, je vous conseille de vous en tenir aux rencontres vespérales.

Mme H., Marseille. — Permettez-moi, Madame de vous remercier avant tout de votre aimable lettre et de vous parler ainsi bénévolement au sujet d'une multitude d'hommes et de femmes turbulents sur un sujet sans cesse abordé : l'impulsivité sexuelle. Il m'arrive de tenter d'y répondre plusieurs fois dans la même rubrique mais vous m'avez fourni des arguments et des aperçus fort intéressants et dignes d'être retenus. Vous me dites, en substance, qu'au lieu de chercher à capoter dans les romans dits : piqués, pilotes, coquins, il est plus pertinent de s'en remettre à un régime alimentaire particulier, un régime végétarien qui a fait ses preuves parmi les peuples orientaux, peuples particulièrement virils. Ces gens mangent beaucoup de céréales riches en phosphore et en calcium. Cette méthode d'alimentation les oblige à mastiquer doucement. Il leur arrive parfois de mâcher plus de vingt fois la bouchée d'aliments que leurs mâchoires broient.

*Antonie
Betty Rose*

Je vous comprends, Monsieur, mais que diriez-vous si votre femme exprimait la même opinion. Oh, la femme, diriez-vous, c'est différent. Du fait d'une matérialité toujours possible, les brèves rencontres d'une dame pouvant entraîner de désastreuses conséquences pour son ménage... Tout droit, Monsieur, car si un certain auteur a scandale à prêter, il y a une trentaine d'années, la « maîtresse légitime », il n'en a pas moins immédiatement suivi et imité un autre auteur à scandale qui a fait éditer l'*Amant légitime*. Un homme adroit et une femme discrète peuvent, à qui mieux mieux, s'écarter, sans qu'en apparence leur ménage n'en souffre. C'est le fameux thème de la chaux du vieux couple : « Je te faisais cor-

LA BELLE DE L'OUEST



Western love.
La belle de l'Ouest,
Suzi Conroy.



cancans DE PARIS

Le directeur de la publication : Jean Kerfalec

88, passage Jaffroy, PARIS-9

ABONNEMENT 1 an, 30 F

PHOTOGRAPHES MONTS APPEL 108, bd Richard-Lenoir Paris (119)

S. M. I. C. 1 rue Marceau 93 - SAINT-DENIS

